bèrent à génoux, et levant leurs mains jointes vers le ciel, les yeux remplis de larmes de gratitude et de joie, ils adressèrent louanges et prières à Dieu pour un si grand bienfait ; tous ceux qui etaient présents suivirent leur exemple ; un profond et solennel enthousiasme envahit cette assemblée splendide et empêcha toute acclamation commune de triomphe. L'hymne du *Te Deum laudamus*, chantée par le chœur de la chapelle royale, avec le mélodieux accompagnement des instruments, s'éleva du sein de la foule en un flot d'harmonie sacrée, portant en quelque sorte vers le ciel les sentiments et les pensées des auditeurs, "en sorte," dit le vénérable Las Casas, "qu'ils semblaient à cette heure avoir part aux délices célestes." Telle fut la solennelle et pieuse manière dont la brillante cour d'Espagne célébra cet événement sublime, exprimant sa reconnaissance par un tribut de prière et de mélodie et rendant gloire à Dieu pour la découverte d'un autre monde.

WASHINGTON IRVING.

LXIII.—L'ANTIQUE CITÉ DE MEXICO ET LA COUR DE MONTEZUMA.

L'ANTIQUE cité de Mexico s'élevait à la même place qu'occupe la capitale moderne. Les grandes chaussées la touchaient aux mêmes points ; les rues couraient à peu près dans la même direction, presque exactement du nord au sud et de l'est à l'ouest ; la cathédrale de la *plaza mayor* s'élève sur le terrain même que couvrait le temple du Dieu de la guerre des Aztecs ; et les quatre principaux quartiers de la ville sont encore connus par leurs anciens noms, parmi les Indiens. Cependant, un Aztec des jours de Montezuma, qui pourrait voir la métropole moderne sortie des cendres de l'ancienne, avec une splendeur qui rappelle la fable du phénix, n'en reconnaîtrait pas l'emplacement pour être celui de sa Tenochtitlan Cette dernière était, en effet, entourée par les flots salés de Tezcuco, qui coulaient dans de larges canaux, à travers presque toutes les parties de la ville, tandis que le Mexico de nos jours est sur un sol sec et élevé, en pleine terre ferme, et éloigné de l'eau de près d'une lieue, à son point central. La cause de ce changement apparent de position vient de l'abaissement du lac, abaissement que la rapidité de l'évaporation, dans ces hautes regions, avait déjà rendu perceptible avant la conquête, mais qui a été grandement accéléré depuis lors. par des moyens artificiels.

Les grossiers fondateurs de Tenochtitlan construisirent leurs frêles demeures de joncs et de roseaux sur le groupe de petites îles qui se trouvait à l'extrémité occidentale du lac. Avec le temps, elles furent supplantées par des bâtiments plus durables. On ouvrit, dans le voisinage, une carrière d'une amygdaloïde rouge et poreuse, appelée *tetzontli*, et l'on en tira une petite pierre tendre, qui se travaillait sans difficulté. C'est de cela que furent construits leurs édifices, avec quelque recherche de solidité architecturale, sinon d'élégance. Mexico était la résidence de grands chefs, que, par une politique facile à comprendre, le souverain encourageait ou plutôt contreignait à passer une partie de l'année dans la capitale. C'était aussi le séjour temporaire des grands seigneurs de Tezcuco et de Tlacopan, qui partageaient, au moins nominalement, la souveraineté de l'empire. Les résidences de ces dignitaires et des principaux nobles étaient d'une magnificence grossière en harmonie avec leur position. A la vérité, elles étaient basses, avaient rarement plus d'un étage et n'allaient jamais au-delà de deux. Mais elles s'étendaient sur un vaste espace de terrain ; elles étaient disposées sur un plan quadrangulaire avec une cour au centre, et entourées de portiques ornés de porphyre et de jaspe, qu'on trouve aisément dans le voisinage ; il n'était pas rare de voir une fontaine d'eau cristalline, placée au centre, répandre dans l'atmosphère une agréable fraîcheur. Les demeures du commun de la population étaient aussi bâties sur des fondations de pierres, qui s'élevaient à une hauteur de quelques pieds, et auxquelles succédaient ensuite des rangées de briques non cuites, entremêlées ça et là de pièces de bois. La plupart des rues étaient pauvres et étroites ; quelques-unes, néanmoins, étaient larges et d'une grande longueur. La rue principale, partant de la grande chaussée du sud, traversait en droite ligne toute la longueur de la ville, et offrait un noble coup d'œil, dans lequel les longues et basses rangées d'édifices en pierre étaient rompues, à intervalles, par des jardins établis sur des terrasses, et déployaient toute la pompe de l'horticulture Aztèque.

Les grandes rues, revêtues d'un ciment dur, étaient intersectées par de nombreux canaux. Quelques-uns de ceux-ci étaient flanqués d'une voie solide, qui servait de chemin pour les passants et de débarcadères où les bateaux déchargeaient leurs cargaisons. D'espace en espace s'élevaient de petits bâtiments, qui servaient de stations aux douaniers chargés de

percevoir les droits sur diverses marchandises. Les canaux étaient traversés par des ponts, dont un grand nombre pouvaient se lever et couper ainsi les communications entre différentes parties de la cité.

Une vigilante police veillait à la salubrité et à la propreté de la ville. Mille personnes étaient, dit-on, employées tous les jours à arroser et balayer les rues, en sorte que—pour employer le langage d'un vieil Espagnol—un homme " pouvait les parcourir avec aussi peu de risque de se salir les pieds que les mains." Dans une ville baignée de tous côtés par des lacs salés, l'eau était excessivement saumâtre. Mais un bon approvisionnement d'eau pure venait de Chapultepec, " la colline des sauterelles," distante de moins d'une lieue. Elle était amenée par un conduit en terre, le long d'une digue construite à cet effet. Pour qu'une chose si essentielle ne vînt pas à manquer en cas de réparation, on avait établi un double conduit. Une colonne d'eau, du volume du corps d'un homme, était ainsi amenée au cœur de la capitale, où elle alimentait les fountaines et les réservoirs des principales résidences.

Tout en encourageant chez ses nobles le goût de la magnificence architecturale, Montezuma avait contribué pour sa bonne part à l'embellissement de la ville. C'est sous son règne que la fameuse pierre astronomique, qui pesait probablement près de cinquante tonnes dans son état primitif, fut transportée, de sa carrière native, éloignée de plusieurs lieues, jusques dans la capitale, où elle est encore un des monuments les plus curieux de la science des Aztecs. Assurément, si l'on réfléchit à la difficulté d'arracher une masse aussi énorme de son lit de basalte, sans l'aide d'outils en fer, et de la transporter à une pareille distance par terre et par eau, sans le secours d'aucun animal, on peut se sentir pénétré d'admiration pour l'habileté mécanique et l'esprit d'entreprise du peuple qui a accompli un tel ouvrage.

Non content de la spacieuse résidence de son père, Montezuma en éleva une autre, sur un plan plus magnifique encore. Ce bâtiment, ou, pour le qualifier plus correctement, cet amas de bâtiments, s'étendait sur un espace de terrain tellement vaste que, d'après le dire d'un des conquérants, son toit en terrace aurait fourni ample carrière à trente chevaliers, pour courir dans un tournoi régulier. Attenant à cet édifice, s'en trouvaient d'autres consacrés à divers objets. L'un était un arsenal, rempli des armes et des costumes militaires que portaient les Aztecs, le tout gardé dans l'ordre le plus

parfait et prêt à servir instantanément. L'empereur était lui-même très habile dans la manœuvre de la *maquahuitl* ou épée indienne, et prenait grand plaisir à voir les exercices athlétiques et les simulacres de guerre exécutés par sa jeune noblesse. Un autre bâtiment servait de grenier et certains autres d'entrepôts pour les differentes contributions de vivres et de vêtements que fournissaient les districts chargés de l'entretien de la maison royale.

Il y avait aussi des édifices appropriés à des usages tout différents. Entre autres on voyait une immense volière, dans laquelle étaient réunis des oiseaux au brillant plumage, venus de toutes les parties de l'empire. Là se trouvaient le cardinal écarlate, le faisan doré, la famille sans fin des perroquets, avec toutes les nuances de l'arc-en-ciel, et ce miracle en miniature de la nature, l'oiseau-mouche, qui voltige sous les berceaux de chèvrefeuille de Mexico. Cette volière était confiée à trois cents surveillants, qui avaient soin de s'instruire de la nourriture propre à chacun de ses habitants, qu'ils se procuraient souvent à grands frais, et recueillaient précieusement pendant la mue, ces beaux plumages, qui, avec leurs nuances multiples, devenaient les matériaux du peintre Aztec.

Un bâtiment séparé était réservé aux formidables oiseaux de proie, à la tribu des voraces vautours et aux aigles énormes qui habitent les régions neigeuses des Andes. On ne consacrait pas moins de cinq cents dindons par jour—la viande la moins chère de Mexico—à la consommation quotidienne de ces tyrans de la race aîlée.

Attenant à cette volière, se trouvait une ménagerie d'animaux sauvages, amenés des forêts, des montagnes et même des marais lointains de la *Tierra Caliente* ou région chaude. La collection était encore grossie par un grand nombre de reptiles et de serpents, remarquables par leur grosseur et leurs qualités venimeuses, parmi lesquels les Espagnols purent contempler le terrible petit animal " avec des castagnettes à sa queue," terreur du désert américain. Les serpents étaient renfermés dans de longues cages garnies de duvet ou de plume, ou dans des auges de boue et d'eau. Les bêtes féroces et les oiseaux de proie étaient pourvus de compartiments assez grands pour leur permettre de se mouvoir et contenus par de forts treillages, qui laissaient librement passer la lumière et l'air. Le tout était placé sous la surveillance de nombreux gardiens, qui se mettaient au courant des habitudes de leurs prisonniers, et pourvoyaient à leur bien-être et à leur propreté.

Je ne dois pas passer sous silence une collection étrange de monstres humains, de nains et d'autres malheureux, dans l'organisation desquels la nature avait capricieusement dévié de ses lois normales. Ces hideuses anomalies étaient considérées par les Aztecs comme un accessoire à la pompe royale. On dit même, que dans certains cas, elles étaient le résultat de moyens artificiels employés par des parents dénaturés, pour assurer une existence à leur progéniture, en la rendant propre à occuper une place dans le musée royal.

Autour de ces bâtiments s'étendaient de vastes jardins, remplis de fleurs et d'arbustes odorants et spécialement de plantes médicinales. Aucun pays n'a fourni autant d'espèces de ces dernières que la Nouvelle-Espagne, et leurs vertus étaient parfaitement connues des Aztecs, chez lesquels on dit que la botanique médicinale était étudiée comme une science. A travers ce labyrinthe de bosquets et de buissons odorants, on pouvait voir des fontaines d'eau transparente qui lançaient en l'air leurs jets étincelants et saupoudraient les fleurs de leur rosée. Dix grands étangs, bien garnis de poisson, offraient sur leurs bords une retraite à diverses familles d'oiseaux aquatiques, des habitudes desquels on tenait si bien compte que plusieurs de ces étangs étaient d'eau salée, semblable à celle qu'ils aimaient le mieux à fréquenter. Une mosaïque de marbre entourait les vastes bassins, dominés par de légers pavillons de fantaisie, qui laissaient entrer les brises parfumées du jardin et offraient au monarque un agréable abri pendant les accablantes chaleurs de l'été.

La vie intérieure de Montezuma était sur la même échelle de splendeur barbare que tout le reste de son entourage. Il pouvait faire parade d'autant de femmes qu'on en compte dans le harem d'un sultan oriental. Ces femmes étaient logées dans des appartements particuliers et pourvues de tout ce qui, dans leurs idées, constituait le comfort personnel et la propreté. Elles employaient leur temps aux travaux féminins habituels de tissage et de broderie, et spécialement aux charmants ouvrages en plumes, pour lesquels les volières royales offraient de si riches matériaux. Le palais était pourvu de bains nombreux et Montezuma donnait personnellement l'exemple d'ablutions fréquentes. Il se baignait au moins une fois et changeait de vêtements, dit-on, quatre fois par jour. Il ne mettait jamais deux fois le même costume, mais le donnait à ses serviteurs.

Outre cette nombreuse suite féminine, les salles et les

anti-chambres étaient remplies de nobles constamment de service auprès de sa personne, qui formaient une sorte de garde du corps. Il avait été d'usage que certains plébéïens de mérite occupassent certains emplois dans le palais. Mais le hautain Montezuma refusa d'être servi par personne autre que des hommes de naissance noble. C'étaient souvent les fils des grands chefs, et ils restaient en ôtage pendant l'absence de leurs pères, servant ainsi à un double but d'apparat et de sûreté.

L'empereur prenait ses repas seul. Le parquet garni d'une natte d'un vaste salon était couvert de centaines de plats. Quelquefois Montezuma lui-même, mais plus souvent son intendant indiquait ceux qu'il préférait, et on les tenait chauds, au moyen de réchauds. Outre les animaux domestiques, la carte royale comprenait du gibier de lointaines forêts et des poissons qui, la veille, nageaient dans le Golfe du Mexique. Le tout était accommodé de différentes manières, car les *artistes* Aztecs avaient pénétré très-avant dans les secrets de la science culinaire.

Les viandes étaient apportées par des serviteurs de sang noble, qui cédaient alors l'honneur de servir le monarque à des vierges choisies pour leur grâce et leur beauté. Un écran de bois richement doré et sculpté était abaissé autour de lui afin de le cacher pendant le repas aux yeux du vulgaire. Il était assis sur un coussin, et le dîner était placé sur une table basse et recouverte d'un fin tissu de coton. Les plats étaient fabriqués de la poterie la plus rare de Cholula. Il avait un service en or qui était réservé pour les célébrations religieuses. Mais ses revenus, tout princiers qu'ils étaient, lui auraient cependant difficilement permis d'employer ce service dans les occasions ordinaires, car il n'était pas d'usage que son service de table reparût une seconde fois; il était d'habitude distribué parmi les gens qui le servaient. Le salon était éclairé par des torches de bois résineux, qui répandaient une douce odeur, et probablement une assez grande fumée lorsqu'elles brûlaient. Pendant le repas, cinq ou six de ses anciens conseillers le servaient; ils se tenaient debout à une distance respectueuse, répondant à ses questions, et de temps en temps, honorés de quelques-uns des plats qu'il faisait ôter de sa table pour les leur présenter.

Ce premier service de mets solides était remplacé par un autre de patisserie et de confitures, pour la confection desquelles les cuisiniers Aztecs, ayant à leur disposition les

ingrédients nécessaires, tels que la farine de maïs, les œufs et le sucre succulent de l'alviez, étaient fameux. L'empereur ne prenait d'autre boisson que du chocolat parfumé avec de la vanille et d'autres épices, et préparé de telle sorte qu'il était réduit à une mousse de la consistence du miel qui se fondait par degrés dans la bouche. Ce breuvage, si on pouvait l'appeler ainsi, était servi dans des gobelets en or avec des cuillères du même métal ou d'écaille de tortue délicatement travaillées. L'empereur était très amateur de cette boisson, s'il faut en juger par ce qu'il en consommait;—on lui en préparait chaque jour quelque chose comme cinquante pots pour son usage personnel! On en allouait deux milles de plus aux gens de la maison.

L'arrangement général des repas semble ne pas s'éloigner beaucoup des usages Européens. Mais il n'y a pas de prince en Europe qui pourrait mettre sur sa table des desserts pareils à ceux de l'empereur Aztec. Car on les recueillait tout frais des climats les plus opposés. Sa table déroulait aux yeux les produits de la région tempérée qu'il habitait, et les fruits savoureux des tropiques, cueillis le jour précédent dans les vertes forêts de la *tierra caliente*, et transmis à la capitale par des courriers qui franchissaient les distances avec une rapidité égalée par la vapeur seule. C'était comme si une bonne fée venait embellir nos banquets d'aujourd'hui avec les produits succulents qui, hier encore, s'épanouissaient sous le soleil radieux d'une île de la mer des Indes.

Après que l'appétit royal était satisfait, des femmes lui présentaient de l'eau dans un bassin d'argent, ainsi qu'au commencement du repas; car les Aztecs étaient aussi zélés observateurs de ces ablutions que n'importe quelle nation de l'Orient. Des pipes faites de bois richement doré et verni étaient alors apportées, et l'empereur exhalait, quelquefois par le nez, d'autres fois par la bouche, la fumée d'une feuille enivrante, appelée "Tabac," qu'il mêlait avec de l'ambre liquide. Tout en continuant cette opération, l'empereur jouissait des spectacles que lui donnaient les bouffons et les jongleurs, dont une troupe régulière était attachée au palais. Il n'y a pas de peuple, pas même ceux de la Chine et de l'Hindostan, qui ait jamais surpassé les Aztecs dans les tours d'agileté et de jonglerie.

Quelquefois il s'amusait avec son fou, car le Monarque Indien avait ses bouffons aussi bien que les plus raffinés de ses frères d'Europe à cette époque. Il avait l'habitude de

dire qu'il y avait plus d'instruction à gagner avec eux qu'avec des hommes plus sages, parce qu'ils osaient dire la vérité. D'autres fois, il assistait aux danses gracieuses de ses femmes, ou prenait plaisir à écouter la musique,—si l'on peut donner ce nom à la rude harmonie des Mexicains,—avec accompagnement d'un chant à mesure lente et grave, célébrant les faits héroïques des grands guerriers Aztecs, ou de la vie du prince lui-même.

Lorsqu'il avait suffisamment rafraîchi ses esprits par ces distractions, il se disposait à dormir, car il était, dans sa *sieste*, aussi régulier qu'un espagnol. A son réveil, il donnait audience aux ambassadeurs des Etats étrangers ou des ses villes tributaires, ou bien aux caciques qui avaient des réclamations à lui adresser. Ils étaient introduits par les jeunes nobles de service, et quel que fût leur rang, à moins qu'ils n'eussent du sang royal dans les veines, ils étaient obligés de se soumettre à l'humiliation de couvrir leurs riches vêtements sous un grossier manteau de *nequen* et d'entrer nu-pieds et les yeux baissés, pour se présenter devant lui. L'empereur adressait de rares et brèves remarques aux solliciteurs, et leur répondait généralement par ses secrétaires. Les postulants se retiraient ensuite avec la même révérence obséquieuse, ayant soin de conserver leurs visages tournés vers le Monarque. Cortés pouvait bien s'écrier qu'il n'y avait pas de cour au monde, pas même celle du Grand Ture ou de tout autre infidèle, qui eût jamais déployé aux yeux un cérémonial aussi pompeux et aussi compliqué. PRESCOTT.

LXIV.—HOSPITALITÉ INDIENNE.

A la pointe du jour, De Soto se mit en marche avec cent hommes d'infanterie et cent cavaliers, afin de reconnaître le village. Lorsqu'ils furent arrivés sur la rive opposée, Juan Ortiz et Pedro, le petit Indien, crièrent aux indigènes de passer l'eau pour recevoir un message destiné à leur Cacique.

Les Indiens, pleins de terreur à la vue étrange des Espagnols et de leurs chevaux, retournèrent en courant au village pour y répandre la nouvelle. Un moment après, un grand canot fut lancé à l'eau, et traversa la rivière en droite ligne, manœuvré par plusieurs rameurs. Six Indiens d'une noble apparence, tous âgés d'environ quarante à cinquante ans en descendirent sur la rive.

Le gouverneur, s'aperçevant qu'ils étaient des personnages d'importance, les reçut en grande cérémonie, assis sur une espèce de siége d'apparat, qu'il faisait toujours porter avec lui pour les occasions de ce genre. En s'avançant, les Indiens firent trois profonds saluts ; l'un au soleil, en tournant leurs visages vers l'orient ; le second à la lune, en s'inclinant vers l'occident ; le troisième au gouverneur. Alors ils lui demandérent, suivant l'usage, "s'il venait pour la paix ou pour la guerre." Il répondit qu'il voulait la paix et un passage libre à travers leurs terres. Il sollicita en outre des vivres pour son escorte, et des embarcations et des radeaux pour la mettre à même de traverser la rivière.

Les Indiens répondirent que leurs provisions étaient peu abondantes, le pays ayant été ravagé l'année précédente par une épidémie qui avait contraint la plus grande partie de la population à abandonner les maisons et le village pour chercher refuge dans les bois, sans même prendre soin de planter le maïs. Ils ajoutèrent qu'ils étaient gouvernés par une jeune femme, précisément en âge de contracter mariage, qui venait d'hériter du pouvoir. Ils déclarèrent qu'ils allaient retourner au village et répéter à leur souveraine toutes les circonstances de l'entrevue, et qu'ils ne doutaient pas que sa généreuse et sage nature ne la portât à faire tout ce qui serait en son pouvoir pour rendre service aux étrangers. Après ces paroles, ils se retirèrent.

A peine étaient-ils de retour au village que les Espagnols s'aperçurent que des préparatifs se poursuivaient. Ils remarquèrent bientôt sur le bord de l'eau une sorte de litière portée par quatre hommes. De cette litière descendit la Reine Cacique, puis elle entra dans une embarcation somptueusement décorée. Une espèce de procession nautique se forma alors. Un vaste canot, contenant les six ambassadeurs, et manœuvré par un grand nombre d'Indiens, ouvrit la marche, remorquant derrière lui la barque royale de la princesse qui reposait sur des coussins à l'arrière de l'embarcation, sous un dais supporté par une lance. Elle était accompagnée de dix femmes, ses suivantes. Un grand nombre de bateaux remplis de guerriers fermait le cortège.

La jeune princesse mit pied à terre, et, à son approche, les Espagnols demeurèrent frappés d'admiration. Elle était parfaite de formes, belle par son maintien, pleine de grâce et de dignité à la fois. Après avoir fait un salut au gouverneur, elle s'assit sur une sorte de tabouret disposé par les femmes

de sa suite, et elle entra en conversation avec lui au milieu du silence respectueux de ses sujets.

Sa conversation confirma ce qui avait été dit par les ambassadeurs. Le pays avait été ravagé par une épidémie pendant l'année précédente, et les vivres étaient fort rares. Elle offrit, toutefois, de partager avec les étrangers une quantité de maïs recueilli pour le soulagement des pauvres de son village, et de les aider à obtenir les mêmes approvisionnements dans d'autres villages. En outre, elle mit sa propre maison à la disposition du gouverneur pour qu'il en fît sa résidence, et la moitié du village à celle des officiers et des principeaux soldats, promettant que des cabanes en écorce et en branches seraient construites pour le reste de l'expédition. Elle ajouta que des embarcations et des radeaux seraient disposés le lendemain pour le transport de l'armée à travers la rivière. De Soto était enthousiasmé de la genérosité de la princesse, et s'efforça de lui exprimer le mieux qu'il put combien il était sensible à ses offres si affectueuses d'hospitalité, l'assurant de la constante amitié de son souverain et de la sienne propre. Les cavaliers aussi écoutèrent son discours avec un intérêt plein d'admiration, ainsi que les réponses faites par elle aux diverses questions qui lui avaient été adressées sur sa province. Elle les laissa aussi charmés de son intelligence et de son jugement qu'ils l'avaient été d'abord de sa beauté ; ils s'étonnèrent de rencontrer autant de grâce, de dignité, de véritable courtoisie, dans une sauvage élevée dans les déserts.

Tandis que la princesse de Cofachiqui conversait avec le gouverneur, elle retira lentement un collier de grosses perles qui faisait trois tours autour de son cou, et descendait jusqu'à sa ceinture. La conférence terminée, elle pria Juan Ortiz, l'interprête, d'offrir ce collier au général. Ortiz remarqua que le présent augmenterait de valeur s'il était offert de sa propre main ; mais elle hésita à le faire, craignant d'enfreindre la réserve qu'une femme doit toujours garder. Quand De Soto eut connaissance de ses scrupules, il chargea Ortiz de dire à la princesse qu'il attacherait plus de prix à la faveur de recevoir ce présent de sa main même, qu'au joyau lui-même, et qu'elle ne commettrait aucune infraction au décorum, car ils étaient étrangers l'un à l'autre, et traitant de paix et d'amitié.

Ceci lui ayant été traduit, elle se leva et plaça le collier de perles autour du cou de De Soto ; le dernier se leva également ; et, retirant d'un de ses doigts une bague en or surmontée d'un rubis, la présenta à la princesse comme un gage de

paix et d'amitié. Elle le reçut avec un grand respect et le plaça à l'un de ses doigts. La cérémonie terminée, elle retourna à son village, laissant les Espagnols frappés de son talent naturel et de sa beauté. THEODORE IRVING.

LXV.—CULTE INDIEN.

Discours du chef SA-GU-YU-WHAT-HAH, appellé *Jaquette Rouge*, en réponse à l'offre d un Missionnaire Américain, qui lui proposait d'enseigner aux Indiens les principes du Christianisme.

AMI ET FRÈRE—C'était la volonté du Grand-Esprit que nous fussions réunis ensemble aujourd'hui. Il ordonne toutes choses, et nous a donné un beau jour pour notre entrevue. Il a retiré son manteau de la face du soleil, afin que cet astre brillât sur nous avec éclat. Nos yeux sont ouverts pour voir clairement ; nos oreilles sont attentives, et nous avons entendu distinctement les paroles que vous avez prononcées. Pour toutes ces faveurs, nous remercions le Grand-Esprit, et lui seulement.

Frère—Ecoute ce que nous allons dire. Il fut un temps où nos ancêtres possédaient cette grande île. Leurs domaines s'étendaient du soleil levant au soleil couchant. Le Grand-Esprit avait créé ce domaine pour l'usage des Indiens. Il avait également créé, pour leur nouriture, le buffle, le daim, et d'autres animaux. Il avait fait l'ours et le castor. Leurs peaux servaient à nous couvrir. Il avait répandu ces animaux sur la surface de la terre, et nous apprit comment nous pouvions les prendre. Il a fait produire à la terre du maïs d'où sort le pain. Tout ceci, il l'avait créé pour ses enfants à peau rouge, parce qu'il les aimait. Mais un jour fatal a lui pour nous. Vos ancêtres ont traversé le grand lac et débarqué sur cette île. Leur nombre était restreint. Ils ont trouvé des amis, non des ennemis. Ils nous ont dit qu'ils s'étaient enfuis de leur pays par crainte des méchants, et qu'ils venaient ici pour jouir de leur religion. Ils demandèrent un petit domaine. Nous les avons pris en pitié et accédé à leur demande ; ils s'établirent parmi nous. Nous leur avions donné du maïs et de la viande ; en retour, ils nous ont donné du poison.

Les hommes blancs avaient alors trouvé le chemin de notre pays. Ils envoyèrent des nouvelles à leurs frères qui vinrent en plus grands nombres. Cependant nous ne les

craignions pas. Nous les considérions comme des amis. Ils nous appelaient frères. Nous avons eu confiance en eux, et nous leur avons donné un vaste domaine. A la fin leur nombre s'est considérablement accru. Ils avaient besoin de plus de terres. Ils voulaient notre pays. Nos yeux se sont ouverts, et nous commençames à être inquiets. Des guerres eurent lieu. On paya des Indiens pour combattre des Indiens, et une grande partie de notre population fut détruite. On apporta aussi parmi nous des liqueurs fortes, dont l'effet puissant a tué des milliers d'hommes.

Frère—Nos domaines jadis étaient vastes et les vôtres très limités. Vous êtes maintenant devenus un grand peuple, tandis que nous, il nous reste à peine un coin de terre pour étendre nos couvertures de laine. Vous avez pris possession de notre pays, et pourtant vous n'êtes pas encore satisfaits ; vous voulez nous imposer votre religion.

Frère—Continuez à m'écouter. Vous dites que vous êtes envoyé pour nous enseigner la manière la plus certaine d'adorer et d'être agréable au Grand-Esprit ; et vous prétendez que si nous n'exerçons pas la religion que vous, hommes pâles, vous enseignez, nous n'aurons pas de bonheur dans l'avenir. Vous affirmez que vous êtes dans la bonne voie et nous dans la mauvaise. Comment pouvons-nous savoir si cela est vrai ? Nous avons compris que votre religion est écrite dans un livre. S'il en est ainsi, pourquoi le Grand-Esprit n'a-t-il donné ni à nous ni à nos ancêtres la connaissance de ce livre et les moyens de le bien comprendre ? Nous ne savons sur ce livre que ce que vous nous dites. Après avoir été si souvent trompés par les hommes pâles, comment discernerons-nous ce que nous devons croire ?

Frère—Vous dites qu'il n'y a qu'une seule manière d'adorer et de servir le Grand-Esprit. S'il n'y a qu'une religion unique, pourquoi, hommes blancs, différez-vous tant sur ce sujet ? Pouvant tous lire le livre, pourquoi n'êtes-vous pas tous d'accord ?

Frère—Nous ne comprenons pas ces choses. On nous a dit que votre religion avait été donnée à vos ancêtres, et qu'ils l'avaient transmise de père en fils à leurs descendants. Nous aussi nous avons une religion qui nous a été donnée par nos aïeux, et qui a été enseignée à leurs enfants. Notre culte se borne à ceci : Il nous enseigne à être reconnaissants pour toutes les faveurs que nous recevons ; à nous aimer les uns les autres, et à être unis. Nous ne nous querellons jamais à propos de religion.

Frère—Le Grand-Esprit nous a tous créés, mais il a établi une grande différence entre ses enfants pâles et ses enfants à peau rouge. Il nous a faits avec un caractère différent et des coutumes différentes. A vous, il a donné les arts. Mais il a fermé nos yeux sur ces biens. Nous savons que cela est vrai. Du moment qu'il a établi une si grande différence entre nous à l'égard d'autres choses, pourquoi ne pourrions-nous pas conclure qu'il nous a donné une religion differente de la vôtre et en rapport avec notre intelligence? Le Grand-Esprit ne se trompe pas. Il sait ce qui convient le mieux à ses enfants. Nous sommes satisfaits.

Frère—Nous ne désirons pas détruire votre religion, ou vous l'enlever. Nous désirons seulement jouir de la nôtre.

Frère—On nous a dit que vous aviez prêché aux visages pâles en ce pays. Ces hommes sont nos voisins; nous les connaissons. Nous attendrons quelque temps, et nous verrons quel effet vos paroles produiront sur eux. Si nous trouvons qu'elles opèrent du bien, qu'elles les rendent honnêtes et moins disposés à tromper les Indiens, nous réfléchirons de nouveau à ce que vous nous avez dit.

Frère—Vous connaissez maintenant notre réponse à votre discours. C'est-là tout ce que nous avons à dire pour le présent. Au moment de nous séparer, nous vous présentons la main et faisons des vœux pour que le Grand-Esprit vous protège dans votre voyage et vous ramène sain et sauf à vos amis.

LXVI.—FORCE D'AME D'UN INDIEN.

ALLOCUTION DE BLACK HAWK (FAUCON NOIR) AU GÉNÉRAL STREET.

Vous m'avez fait prisonnier avec tous mes guerriers. J'en suis profondément affligé; car je comptais, sinon vous vaincre, du moins vous tenir tête plus longtemps, et vous faire plus de mal avant de me rendre. J'ai fait mon possible pour vous attirer dans mes embûches, mais votre dernier général comprenait trop bien la guerre Indienne. Je m'étais donc décidé à me jeter sur vous, et à vous combattre face à face. Je me suis rudement battu. Mais vos fusils étaient pointés juste. Les balles volaient ainsi que des oiseaux dans l'air, et sifflaient à nos oreilles comme le vent d'hiver à travers les arbres. Mes guerriers tombaient autour de moi; tout semblait devenir fatal. Je voyais poindre mon jour de malheur Le soleil

s'était levé blafard sur nous; le soir il se coucha enseveli dans un nuage sombre, et ressembla à une boule de feu. Ce soleil était le dernier qui devait briller sur Faucon-Noir. Son cœur est mort, et ne bat plus rapide dans sa poitrine. Il est maintenant le prisonnier des hommes pâles; ils feront de lui ce qu'ils voudront. Mais il peut supporter la torture, et n'a pas peur de la mort. Il n'est pas un lâche. Faucon Noir est un Indien.

Il n'a jamais rien fait dont un Indien ait à rougir. Il a combattu pour ses compatriotes contre les hommes blancs qui sont venus, chaque année, pour les tromper et leur prendre leurs terres. Vous savez pourquoi nous faisons la guerre. Tous les hommes blancs le savent. Ils, devraient en être honteux. Les visages pâles méprisent les Indiens et les chassent de leurs foyers. Ils sourient au pauvre Indien, mais c'est pour mieux le tromper; ils lui prennent la main pour gagner sa confiance, l'enivrent et le trahissent. Nous leur avons dit de s'éloigner de nous et de nous laisser en paix; mais ils ont suivi de tous côtés nos traces et se sont enlacés autour de nous comme des serpents. Ils nous ont empoisonnés par leur contact. Nous n'avions plus de sécurité. Notre vie était en danger. Nous implorâmes le Grand-Esprit. Nous nous adressâmes à notre père, et il a relevé notre courage. Son Grand-Conseil nous a fait entendre de belles paroles et de grandes promesses; mais nous n'avons pas obtenu satisfaction, et les choses sont devenues pires. Il n'y avait plus de cerfs dans les forêts. La sarigue et le castor s'étaient enfuis. Les sources se desséchaient; nos femmes et nos enfants n'avaient plus de vivres pour combattre la faim.

Nous avons convoqué un grand conseil et allumé un grand feu. L'esprit de nos ancêtres s'est levé et nous a dit de venger nos maux ou de mourir. Nous avons poussé le cri de guerre et déterré le *tomahawk;* nos couteaux étaient prêts, et le cœur de Faucon-Noir battait fort dans sa poitrine lorsqu'il conduisit ses guerriers au combat. Il est satisfait maintenant. Il ira content dans le monde des esprits, car il a accompli sa tâche. Là il rencontrera son père qui le comblera de louanges. Faucon-Noir est un vrai Indien, et dédaigne de pleurer comme une femme. Il regrette sa femme, ses enfants et ses amis, mais son propre sort lui est indifférent. Il s'inquiète pour sa nation et pour les Indiens, car ils sont destinés à souffrir. Il déplore leur sort. Adieu pour toujours o ma Nation! Faucon-Noir a essayé de vous sauver et

de vous venger. Il a bu le sang de plus d'un blanc. Il a été fait leur prisonnier, et ses plans sont détruits Il ne peut rien faire de plus. Il approche de sa fin. Son soleil se couche et ne se levera plus. Adieu à Faucon-Noir !

LXVII.—DESTINÉE DE LA RACE INDIENNE.

Il y a, vraiment, dans la destinée de ces êtres infortunés bien des considérations faites pour éveiller nos sympathies et jeter le trouble dans la sagesse de nos jugements ; bien des motifs qu'on peut faire valoir pour pallier les atrocités qu'ils ont commises ; bien des traits dans leur caractère qui provoque en nous une admiration involontaire. Quoi de plus mélancolique que leur histoire ? Par une loi de leur nature, ils semblent voués à une destruction lente mais certaine. Partout, à l'approche de l'homme blanc, ils disparaissent. Nous entendons le bruissement de leurs pas, semblable à celui que font les feuilles desséchées de l'automne, puis ils sont partis pour toujours. Ils passent près de nous mornes et silencieux, et ne reviennent plus.

Il y a deux siècles, la fumée de leurs *wigwams* (cabanes) et les feux de leurs conseils se voyaient dans chaque vallée, depuis les bords de la Baie d'Hudson jusqu'aux extrémités de la Floride ; de l'océan au Mississippi et aux Lacs. Les chants de victoire et les danses de guerre résonnaient à travers les montagnes et les clairières. Les flèches innombrables et le *tomahawk* meurtrier sifflaient dans les forêts ; la trace du chasseur campé dans l'ombre effarouchait les bêtes fauves dans leurs tanières. Les guerriers restaient debout dans leur gloire. Les jeunes gens écoutaient les chansons d'autrefois. Les mères jouaient avec leurs enfants et contemplait la scène avec d'ardentes espérances d'avenir. Les vieillards étaient assis ; mais ils ne pleuraient pas. Ils attendaient avec calme le jour du repos dans des régions plus belles, où le Grand-Esprit a préparé un asile pour les braves au-dessus du ciel d'occident.

Jamais il n'y a existé d'hommes plus braves ; jamais des hommes plus hommes n'ont manié l'arc. Ils avaient du courage, de la grandeur d'âme, de la sagacité, et de la persévérance plus qu'aucune autre race humaine. Ils ne reculaient devant aucun danger, et ne redoutaient aucune fatigue. S'ils avaient les vices de la vie sauvage, ils en avaient aussi les

vertus. Ils étaient dévoués à leur pays, à leurs amis et à leur famille. S'ils n'oubliaient jamais une injure, ils n'oubliaient pas non plus un bienfait. Autant leur vengeance était terrible, autant leur fidélité et leur générosité étaient grandes. Leur amour, comme leur haine, durait jusqu'au tombeau.

Mais où sont-ils ? Où sont les villages, les guerriers et les jeunes gens ; les sachems et les tribus ; les chasseurs et leurs familles ? Ils ont péri. Ils sont anéantis. La maladie seule n'a pas accompli l'œuvre de destruction. Non ; pas plus que la guerre et la famine. Il y a eu une puissance plus forte que celles-là, un cancer moral, qui a pris racine et rongé leurs cœurs ; une plaie que le contact des blancs leur a communiquée ; un poison qui les a séduits et entraînés lentement à la ruine. Les vents de l'Atlantique ne rafraîchissent plus une seule région qu'ils puissent appeler leur domaine. Déjà les faibles débris de leur race se préparent à émigrer au delà du Mississipi. Je les vois abandonnant leurs misérables villages ; tous partent, les vieillards, les infirmes, les femmes, et les guerriers ; ils sont languissants et peu nombreux, mais toujours fiers et sans crainte.

La cendre de leur foyer natal est refroidie. La fumée ne s'élève plus de leurs humbles cabanes en serpentant dans l'air. Ils se mettent lentement en route d'un pas indécis. L'homme blanc est sur leurs talons, les intimidant et les pourchassant ; mais ils n'y prennent pas garde. Ils se retournent sur leurs pas pour contempler une dernière fois leurs villages désertés. Ils jettent un regard d'adieu sur la tombe de leurs aïeux, mais sans verser une larme, sans proférer un cri, sans faire entendre un murmure. Il se passe au fond de leur cœur un drame que des paroles ne sauraient exprimer. Il y a dans leurs regards quelque chose qui n'exprime ni la vengeance ni la soumission, mais une sorte de douleur accablante qui étouffe tout autre sentiment, qui suffoque tout murmure, et qui n'a pourtant ni but ni règle déterminée. C'est pour ainsi dire le courage absorbé par le désespoir. Ils hésitent, mais leur hésitation ne dure qu'un instant. Leur regard est fixement porté en avant. Ils ont passé le fleuve fatal. Ils ne le repasseront jamais—non, jamais ! Pourtant, il n'existe pas entre eux et nous un abîme infranchissable. Ils savent et ils sentent qu'ils ont encore une dernière étape à faire, dont l'heure n'est pas éloignée et qui est visible à leur intelligence. C'est celle qui les conduira au désert où leur race sera ensevelie pour toujours.

Story